

Article

« Langage et réalité »

Henri-Paul Cunningham

Laval théologique et philosophique, vol. 40, n° 1, 1984, p. 57-70.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400072ar>

DOI: 10.7202/400072ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LANGAGE ET RÉALITÉ

Henri-Paul CUNNINGHAM

RÉSUMÉ. — *Le recours à un même langage, la mise en œuvre des mêmes exigences de rigueur « scientifique » au service de l'approfondissement d'une même thématique font de tout esprit qui réfléchit un membre à part entière du « domaine de l'humainement signifiant ». Cette triple communauté permet d'envisager une communication des savoirs « simultanément généralisée » et fondée en réalité.*

DES DISSENSIONS à première vue irréductibles divisent les penseurs lorsqu'il s'agit de définir la culture. Partout, et au sujet de questions primordiales, les positions s'affrontent, les certitudes rivales se heurtent, les nuances se multiplient, toujours au nom de la logique et de la connaissance. La présence de ces oppositions annule d'entrée de jeu toute tentative de solution par simple dénombrement statistique. Un examen critique des thèses et des antithèses en présence axé sur la recherche d'un présupposé commun devient indispensable. L'absence de tout point de contact signifierait l'irréductibilité absolue des positions en conflit. La réconciliation de ces pensées antagonistes relèverait alors de la croyance sinon du simple opportunisme et non pas de la connaissance. La tâche de découvrir un dénominateur commun et fondé en réalité s'avère indissociable de toute reprise de la question de la culture.

De fait et en dépit des différends qui les opposent, les auteurs se rencontrent dans une même thématique de fond, parlent le même langage, partagent le même souci de rigueur. Qu'ils soient musiciens, peintres, poètes, romanciers, physiciens, biologistes, psychologues, sociologues, philosophes, théologiens, ils présentent, en effet, leurs thèses comme des déclarations portant sur la totalité de notre expérience du réel, sur l'ensemble de la réalité pour l'homme. Combattre, en effet, la providentialisme, la créationisme, le vitalisme, pourchasser les « entéléchies aristotéliennes », plaider pour une nouvelle compréhension de l'amour, de la liberté, de la société, présuppose justement une théorie du langage, une doctrine de la participation, une conception de la nature, de la vie, de l'homme et du divin. Ces grandes questions correspondent aux interrogations habituelles des sages d'Occident et d'Orient, tout comme d'ailleurs à celles du commun des hommes. Ainsi tous, *volens nolens*, assument-ils, à vrai dire, cette antique fonction de sage ou d'humaniste, quoiqu'ils

hésitent sur le mot, parlant tantôt de science de la science, tantôt d'anthropopolitique, d'interdisciplinarité ou de mono-technique polyconceptuelle.

Les preuves ne manquent pas de la présence de cette thématique globale dans les ouvrages de scientifiques. À quel point de vue Freud se place-t-il, par exemple, lorsqu'il compare ses découvertes à celles de Darwin et de Copernic si ce n'est ce point de vue global embrassant à la fois le psychologue, le biologiste et l'astronome ? Ce n'est pas à la génétique mais à la « politique » que Jean Rostand fait appel pour définir en quoi un homme supérieur diffère d'un homme médiocre. Ce n'est pas à la biologie mais à la « philologie » que Monod¹ demande d'unifier les connaissances scientifiques. Et, dans son *Essai de philosophie naturelle*, prévenant l'objection du biologiste qui n'est que biologiste, ce dernier ne distingue-t-il pas le domaine des « idées techniquement importantes » et le domaine des « idées humainement signifiantes », rappelant le devoir inaliénable du scientifique digne de ce nom de situer sa discipline à l'intérieur des autres disciplines et des autres activités humaines ? Réagissant contre l'objection d'ingérence et d'incursion dans un domaine étranger, formulée par des philosophes qui ne sont que philosophes, il met en relief la teneur proprement philosophique de son « Essai », exhorte le philosophe au dialogue, affirmant au commencement² de son livre qu'une formation de biologiste n'est nullement indispensable à la compréhension et à la discussion de sa thèse. Qu'est-ce à dire sinon qu'il existe un domaine de connaissance inséparable des disciplines particulières et que le scientifique ou le philosophe qui réfléchissent sur leurs activités spécifiques sont partie intégrante de ce « domaine de l'humainement signifiant » ? Si, comme le soutient Paul Pirlot, les problèmes biologiques « glissent... insensiblement... vers le terrain de la philosophie »³, c'est parce que la réalité étudiée elle-même fait de tous les métiers, de tous les arts, de toutes les sciences, d'une part, et de cette thématique élémentaire, d'autre part, des domaines de connaissance qui s'accompagnent nécessairement. Cette thématique étant inséparable des activités particulières des hommes, toute discipline humaine peut être caractérisée par référence à elle. Tel est le sens de l'aphorisme de Pascal : « Morale et langage sont des sciences particulières mais universelles »⁴.

À cette communauté d'objet s'ajoute une communauté de langage. Comment ne pas voir, en effet, que, sans la langue française ou anglaise, ni les ouvrages que nous lisons, ni les lignes que nous écrivons n'existeraient. L'on peut certes affirmer que la réalité est inconnaissable, ou au contraire connaissable : dans un cas comme dans l'autre, l'on n'en est pas moins contraint de nommer la réalité et de le faire au moyen des ressources du langage simplement humain. L'on peut certes reléguer d'avance toute réflexion qui repose sur ce langage dans le monde des pseudo-connaissances, toute réflexion qui s'en passe, dans le monde des vérités scientifiques : dans les deux

1. Interview de Jacques MONOD, dans *Épistémologie et marxisme*, Union générale d'Éditions, coll. 10/18, Paris, 1972, pp. 30-31.

2. Jacques MONOD, *Le Hasard et la Nécessité*, Éditions du Seuil, Paris, 1970, pp. 13-14.

3. Paul PIRLOT, *Organicisme en biologie et en psychologie*, dans *Dialogue*, vol. IX, 1970, n° 3, p. 332.

4. PASCAL, *Pensées*, Texte établi par Louis Lafuma, Éditions du Seuil, Paris, 1962, frag. 720, p. 305.

cas, l'on n'en exploitera pas moins les attributs du discours ordinaire. Le recours aux propriétés d'une ou de plusieurs langues communes est un présupposé commun à tout essai d'analyse de la thématique anthropologique pour cette première raison que ceux-là mêmes qui veulent l'éliminer ne peuvent s'en passer.

Loin d'être le fruit du hasard, ce recours commun aux ressources du langage ordinaire découle de la nature de la réalité traitée. La pensée étant faite non pour déformer mais pour exprimer la réalité, il s'ensuit qu'à telle situation de l'objet traité doit correspondre, si la pensée est vraie, telle situation dans la pensée et telle situation dans le langage par lequel nous désignons l'objet traité. Les thèses qui s'affrontent dans les écrits que nous examinons se réfèrent, on l'a vu, à une même réalité, savoir l'homme, la société, bref l'ensemble des grandes questions qui se rattachent au phénomène humain partout où il se trouve. Tels étant les attributs de l'expérience humaine discutée, tels doivent être les attributs de l'instrument par lequel il faut penser et formuler cette dernière. Ces grandes questions correspondant aux notions et aux mots les plus enveloppants des langues ordinaires, il s'ensuit que le recours aux ressources du langage et de la pensée conceptuelle simplement humaine et la réflexion sur l'ensemble de l'expérience vont nécessairement de pair.

Pour manifester davantage la portée du langage ordinaire, faisons la supposition contraire : supposons que le symbolisme logico-mathématique des sciences modernes diffère par nature de la polysémie caractéristique de chacune des 11000 langues⁵ humaines existant actuellement sur la terre ; supposons que la source des langages littéraire, scientifique et philosophique dans nos cultures occidentales diffère par nature de la source du développement des mots du langage populaire ; disons en somme que les notions les plus inclusives des langues populaires, par exemple celles de vie, de raison, de vérité, de langage et les notions parallèles, telles qu'elles existent dans les divers symbolismes des langues artificielles formalisées, sont totalement équivoques. Mais qui ne voit que cet appel à l'équivocité, à l'altérité de nature, ne nous éloigne pas des ressources de la pensée et du langage simplement humain, mais nous y ramène ? Recourir ainsi à l'équivocité, n'est-ce pas recourir à un élément fondamental du lexique de la langue de tous les jours, poser au moins un acte d'intelligence qui, tout en attestant son existence, en définit l'activité propre. Nous pouvons dire de la compréhension et de la maîtrise de ces notions comportant une pluralité ordonnée de sens ce que J.-T. Desanti dit de la signification que prend le mot filtre lorsque l'algébriste l'utilise pour parler des propriétés des nombres : la compréhension des connotations dérivées est conditionnée par la compréhension des significations concrètes antérieures, de sorte que tout progrès dans la connaissance « engendre toujours un mouvement d'interprétation, une chaîne de déplacements de sens dans le champ de la langue naturelle. Ces déplacements sont autant de revendications, autant de refus d'être dépossédé du sens⁶ ». On pourrait en dire autant

5. Cf. *L'homme et son langage*, publié sous la direction de Sir Gérald BARRY, Dr J. BRONOWSKI, James FISHER, Sir Julian HUXLEY, Tollandier, Paris, 1968, p. 78.

6. Jean-Toussaint DESANTI, *Le Philosophe et les pouvoirs*, Entretiens avec Pascal Lainé et Blandine Barret-Kriegel, Calmann-Lévy, Paris, 1976, p. 63.

du mot *hérité* qui a reçu une signification juridique avant de recevoir une signification ultérieure pour décrire les processus biologiques ; des mots *cause, savoir, espèce, fin* qui ont une signification dans le contexte de l'agir humain avant de recevoir les autres de sorte que l'accession aux impositions abstraites ultérieures est conditionnée par la compréhension de l'écart pris par rapport aux choses concrètes que nous connaissons et nommons en tout premier lieu. Comme l'intelligence des réalités qui tombent sous les sens précède l'intelligence des réalités affectives et intellectuelles, il est normal qu'elle nomme ces réalités plus abstraites en reprenant et en ajoutant des significations nouvelles aux mots par lesquels elle nomme les premières et sous la dépendance desquels elle accède à la connaissance des réalités plus profondes. Dès que l'homme de science, l'écrivain, le philosophe veut réfléchir sur les fondements de leur propre discipline dans le contexte des autres disciplines et finalement de l'ensemble de l'expérience humaine, les voilà donc, comme le reste des hommes, obligés de connaître et de maîtriser les propriétés de la pensée et du langage simplement humains. Ce sont dès lors les caractéristiques mêmes de la connaissance humaine qui font de la langue naturelle « la métalangue universelle »⁷.

Avant d'être l'instrument d'expression et de communication de la pensée des adultes, le langage est l'instrument privilégié par lequel s'effectue l'éducation de la pensée enfantine. Il s'agit ici d'une vérité immédiate qui se reflète dans le langage lui-même. Parmi toutes les activités mises à la disposition des parents pour dénommer le nourrisson humain pour autant qu'il peut passer du stade préculturel au stade culturel, ce n'est pas l'activité de marcher, c'est l'activité de produire des bruits, de jouer avec les sons, qui a été retenue. L'enfant est proprement, pour nous, comme pour les Romains, l'*infans*, celui qui ne parle pas ou ne parle pas encore sérieusement mais qui peut et doit l'apprendre ; aussi, la capacité de parler sérieusement fait-elle partie des constituants de la maturité de l'homme. Si nous trouvons naturel qu'un enfant babille, apprenne à accueillir les résonnances acoustiques, nous trouvons encore plus naturel qu'il apprenne à raisonner ; si nous trouvons normal qu'un « enfant appelle "maman" toutes les femmes » indistinctement, ou encore qu'il dise qu'« une statue a froid parce qu'elle est nue », nous trouvons encore plus normal qu'il apprenne à se rendre compte qu'il dépasse ou déforme ainsi « ses bases inductives ». Nous reconnaissons du même coup qu'il y a un lien très étroit entre la maîtrise du langage, le progrès du discernement et le développement de la vie humaine personnelle ou communautaire : plus l'homme développe son agir, moins cet agir est puéril et plus sa pensée et son langage sont articulés, nuancés. La vie fait donc de la condition intelligente responsable des hommes la pierre de touche inviolable de la croissance de la culture ou de l'inculture dans la vie individuelle comme dans les pratiques communautaires. Entre mots et maux, lorsqu'il s'agit de l'homme, quelle différence ?

Étant donné que les défauts de pensée et d'expression que corrigent les adultes dans la vie civile sont le verbalisme et le littéralisme, les qualités qu'ils veulent

7. Cf. Francis JACQUES, *Différence et subjectivité*, Éditions Aubier Montaigne, Paris, 1982, p. 13.

corrélativement promouvoir sont la précision, la rigueur, la profondeur de la pensée et la propriété du langage. Telles étant les exigences qui guident les hommes dans l'institution volontaire des premiers mots, telles doivent également être les exigences auxquelles doit s'astreindre tout usage ultérieur de ces mots. Péguy le rappelait fortement aux hommes d'action de son temps. Empruntant l'expression populaire : « l'enfer social », « le candidat... veut dire une situation où l'on ne se trouve pas bien »⁸ tandis que « quand le peuple dit que la vie est un enfer, il garde au mot son sens exact, premier »⁹ : l'enfer a beau ressembler au purgatoire, l'annulation de tout espoir de vie introduit entre les deux une différence de nature. À la vague « métaphore théâtrale, romantique, outrée, commode, inexacte, électorale pour tout dire » s'oppose « le langage exact, le sens profond », la proportion clairement exposée qui entend « exactement que la misère est en économie comme est l'enfer en théologie »¹⁰. Bref, pour l'écrivain comme pour le reste des hommes, la culture montre sa présence dans cette capacité de distinguer, entre deux énoncés employant les mêmes mots, celui qui correspond à un approfondissement de la pensée et celui qui correspond au contraire à un affadissement. Piaget faisait valoir auprès des biologistes et des philosophes la même exigence de « stricte cohérence » dans l'emploi du mot courant : vérité. Le sens courant de ce mot renvoie à « ce qui est vérifiable par chacun », quel que soit le procédé de vérification pourvu qu'on en « fournisse les règles »¹¹ ; si bien que toute doctrine, toute interprétation des phénomènes reposant sur une technique de vérification accessible à tous ceux qui veulent fournir le travail voulu, est « une vérité tout court : donc une vérité scientifique comme il y en a bien d'autres ». Si la finalité, par exemple, est une vérité scientifique vérifiable par tout homme qui veut reprendre les étapes de sa vérification, la déclarer vérité philosophique inaccessible aux biologistes, « c'est froidement couper la pensée humaine en deux secteurs hétérogènes et c'est abuser du grand terme de "vérité" pour lui donner deux significations incompatibles »¹². Il en va de même des opinions qui s'affrontent dans nos cultures : elles ne sauraient se soustraire aux règles de rigueur et de propriété de pensée et de langage qui ont présidé à la formation des mots du langage ordinaire, sans porter atteinte aux fondements de la vie humaine personnelle et collective, pratique et spéculative.

On aurait tort de croire qu'en affirmant que le langage naturel est « la métalangue universelle », nous confondions le langage conventionnel des hommes et le langage naturel des animaux, par exemple celui des abeilles ou des dauphins. Ce serait en effet méconnaître gravement les sens courants du mot nature. En un premier sens, le vocable *naturel* désigne l'ensemble des productions de la nature par opposition aux ouvrages des hommes et aux effets du hasard, par exemple, les yeux

8. Charles PÉGUY, *De Jean Coste*, dans *Œuvres en Prose*, 1898-1908, « Pléiade », Gallimard, Paris, 1959, p. 498.

9. *Ibid.*, p. 498.

10. *Ibid.*, p. 499.

11. Jean PIAGET, *Sagesse et Illusions de la Philosophie*, Presses Universitaires de France, Paris, 1965, p. 112.

12. *Ibid.*, p. 111.

par opposition aux lunettes. Si le langage conventionnel était naturel en ce sens, il n'existerait pas 11 000 langues comme c'est le cas aujourd'hui, mais une seule langue commune à tous les hommes, à l'instar des langages instinctifs héréditaires. Le langage des hommes est donc le produit de la raison humaine, il n'est pas l'œuvre de la nature. Mais en un second sens le mot *naturel* désigne ce qui est nécessaire à l'existence ou au développement d'une réalité, par opposition au violent qui supprime ou empêche cette existence ou ce développement ; ainsi, pour un sapin, avoir ses racines dans la terre et non dans l'air. Si le premier sens du mot *naturel* désigne exclusivement les productions de la nature, le second sens s'applique également aux œuvres produites par la nature et par l'art humain : un sapin de culture n'est pas moins naturel qu'un sapin sauvage. La multiplicité des langues humaines témoigne de leur origine culturelle. Lorsque nous disons que le langage ordinaire est la métalangue naturelle, nous sommes donc obligés d'écarter le premier sens et de conserver le second : c'est en étant conventionnelles que les langues humaines sont des instruments universels, nécessaires, indispensables au maintien et au développement de la vie humaine, abstraction faite de toutes les particularités contingentes dans lesquelles cette vie humaine se développe. La possession d'une langue exclusivement héréditaire ferait violence à la condition intelligente responsable de l'homme, tout comme, en revanche, la possession d'un langage polysémique porterait atteinte à l'animalité du castor.

Le roman *1984* d'Orwell¹³ annonce, sous le couvert de la fiction, les analyses de « L'homme unidimensionnel » de Marcuse, de la « Némésis industrielle » d'Illich. Il y a là chaque fois une sorte d'analyse *in vivo* des dangers que fait peser sur l'homme l'usage inconsidéré du langage.

À l'image de la vie humaine, les langues ordinaires possèdent, en plus d'une couche de signification matérielle tombant sous le sens, des couches de significations affective, intellectuelle et symbolique. Le mot *réalité*, par exemple, désigne le poids physique, le poids des sentiments, le poids des idées ; le mot *cœur* désigne l'organe physique mais aussi le cœur pascalien. À l'instar de la *réalité*, le langage ordinaire regorge d'expressions synonymes et antonymes permettant à la pensée de s'assimiler aux articulations du monde naturel et humain. Ainsi, le verbe *être* peut désigner tout état de fait normal ou pathologique : « les monstres agissent comme ils sont » ; mais il peut aussi bien signifier l'appartenance, le devoir être et le manque : c'est en étant ce qu'ils sont que les monstres ne sont pas comme ils doivent être. Dans la pensée commune, l'apparent désigne le faux, l'imaginaire, mais aussi le manifeste et *ne pas*, *in-*, signifient l'absence dans un sujet d'une qualité étrangère à sa nature, tout autant que l'absence de la même qualité dans un sujet qui la réclame par nature. C'est parce qu'elle atteint ainsi « l'essentiel invisible aux sens » que l'intelligence fait spontanément la différence entre la saisie réelle d'un projet réel et la projection utopique de projets imaginaires. Portant aussi bien sur ce que Stuart Mill appelle les « tendances » que sur les « facts »¹⁴, l'intelligence peut du coup se prononcer universellement, même

13. Georges ORWELL, *Nineteen Eighty-Four*, Penguin Books, 1954.

14. John Stuart MILL, *The Logic of the Moral Sciences*, dans *A System of Logic*, Book VI, Henry M. Magid, 1965, p. 47.

à propos de faits manquants : si toutes les vaches n'ont pas de pis, il reste que toutes les vaches devraient en avoir, la vache mutilée autant que la vache capable d'allaiter¹⁵. Œuvres résultant de l'expérience vive et de la finesse des hommes, les concepts et les mots du langage ordinaire ne peuvent être utilisés à bon escient qu'avec finesse et sens des nuances.

Supprimons avec Orwell ces couches de significations « subsidiaires » (p. 45), « secondaires » (p. 241, p. 247, p. 250), « scientifiques » (p. 249) pour ne conserver que les premières couches de significations. Le mot liberté ne possédera dorénavant que le sens qu'il a dans les expressions : « chien en liberté » (p. 242), « en chute libre » ; le mot amour n'aura plus d'autre sens que le sens physique qu'il possède dans l'expression « faire l'amour » ; le mot *égalité* signifiera l'*égalité* « en taille, en poids et en force » (p. 250). Quelles conséquences ces transformations du clavier du langage ordinaire entraînent-elles ? Les conversations ordinaires deviennent impossibles, les chefs-d'œuvre de la littérature classique ne peuvent être traduits en Newspeak que de manière biaisée. La phrase bien connue de la Déclaration de l'Indépendance : « Tous les hommes sont égaux » se ramène à « une erreur palpable, savoir que tous les hommes seraient égaux en taille, en poids et en force » (p. 250). Par souci d'économie et de précision, sacrifions ces synonymes, remplaçons-les par des mots et des phrases « télescopés » à l'instar des noms : « Gestapo, Comintern, Imprecorr, Agitprop ». Le nom d'un contraire n'étant pas la réplique mécanique du nom de son contraire, substituons-leur en Newspeak des noms infinis qui s'appliquent indistinctement aux chimères et aux êtres réels : inbon se forme ainsi clairement à partir de bon (p. 45), sombre sera remplacé par inclair et clair par insombre (p. 243).

Soumettons de nouveau ces savantes améliorations à l'épreuve des faits. Une fois disparues toutes expressions contraires, l'ordre établi et l'ordre réel s'identifient, le maquis des possibles logiques se substitue à la saisie des possibles réels. Avec cette impossibilité de concevoir une réalité opposable à la réalité voulue par l'orthodoxie, toute capacité de contestation, toute possibilité de jugement critique disparaissent. L'exercice du pouvoir devient ainsi un pur pilotage automatique de consciences analphabétisées, la possibilité de contradiction qu'implique la vie politique n'est plus qu'une « pétition de principe infalsifiable », le pouvoir devient irréfutable, infaillible, le culte du « Grand frère » se pare des attributs de la divinité. En se détachant des « couches supérieures du cerveau » (p. 249), le langage et la pensée sortent du larynx et parler devient un « caquetage de canard » (p. 47).

Pour être complète pareille subversion de la pensée ordinaire présuppose tout au moins de la part des dirigeants du Parti « un acte essentiel » : la double pensée (p. 172). On le voit, en effet, l'administration de « la folie dirigée » (p. 174) implique la capacité de garder présentes simultanément à l'esprit deux versions contradictoires d'un seul et même fait tout en les sachant contradictoires (p. 172). Penser, nous disent les dictionnaires, c'est peser, et peser implique l'assimilation des grandeurs à mesurer et des données par lesquelles ces grandeurs sont mesurées et connues. Il en va de même de toutes les réalités, de tous les concepts, y compris de l'acte de l'intelligence

15. Cf. Michael RUSE, *The Philosophy of Biology*, Hutchinson University Library, London, 1973, p. 194.

et de la volonté. Dans la réalité, un contraire chasse son opposé : le même homme ne peut simultanément être cardiaque et en excellente santé, l'Université Laval ne peut être en même temps à Québec et à Montréal, la même personne ne peut simultanément être mathématicienne et ignorer purement et simplement les mathématiques, la théorie de Proudhon ne peut être simultanément et sous le même rapport utopique et scientifique. L'intelligence ne peut concevoir l'injustice sans la justice, l'ignorance sans la science ; mais dans cet acte, la connaissance n'est pas l'ignorance, la servitude reste la servitude, la liberté reste la liberté. Conserver indéfiniment le pouvoir exige donc l'auto-mensonge, l'auto-mensonge présuppose que la « duperie consciente » aille « de pair avec l'honnêteté véritable » (p. 172), qu'un des contraires ne chasse pas l'autre mais coexiste avec lui. La technique à utiliser est simple : elle consiste à substituer à cet impossible contrôle de la réalité le contrôle de la pensée. « Qui s'assoupit s'endort » : « Oublier tout ce qu'il est nécessaire puis le rappeler à sa mémoire quand on en a besoin, pour l'oublier plus rapidement encore. Surtout, appliquer le même processus au processus lui-même. Là était l'ultime subtilité. Persuader consciemment l'inconscient, puis devenir inconscient de l'acte d'hypnose que l'on vient de perpétuer » (pp. 31-32). Orwell redit la même chose lorsqu'il fait remarquer que « la science comme habitude de l'esprit, ou méthode de penser » (p. 249) n'existe plus en Newspeak : « Orthodoxy means not thinking — not needing to think » (p. 46).

La Révolution (p. 46) ne saurait donc être complète sans que le mot et le concept de *réalité* se vident de toute distinction du réel et du virtuel, de l'être et du devoir être. Pour y parvenir, la conscience doit s'anesthésier, se « chosifier » afin de pouvoir se détruire physiquement. La réduction de la pensée aux déterminismes instinctifs, la perte du pouvoir d'abstraction de l'homme et le retour à l'innocence animale constituent des paralogismes aussi grossiers que la réfutation d'une thèse philosophique par la combustion de son auteur. On le voit, la promotion de la condition intelligente responsable de l'homme et le respect de la pensée et du langage ordinaires sont liés par nature.

De façon générale, cette connaturalité des attributs du langage de tous les jours et de la réflexion sur l'ensemble de l'expérience humaine découle du mode d'être même de l'activité scientifique et technique de l'homme. Le fonctionnement réel de tout outil fabriqué ne saurait se concevoir sans l'activité de l'organe préexistant qui lui est homogène¹⁶, à la façon dont le téléphone présuppose le larynx, la langue, la voix et l'ouïe de l'homme ; semblablement, que sont en définitive l'invention et l'utilisation de toute science, de tout art, sinon l'exploitation méthodique des ressources et des mécanismes du cerveau humain préexistant qu'ils développent tout en reposant constamment sur eux ? L'acquisition de ces savoirs scientifiques ou techniques ne saurait un seul instant se séparer de ces mécanismes naturels du cerveau humain, sans cesser d'être humaine et devenir proprement miraculeuse.

L'ensemble des outils présuppose l'activité du corps humain, à la façon dont l'intervention thérapeutique dépend, selon l'expression parlante de Sir Henry Dale,

16. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, II, 1.

de « l'autopharmacologie organique » ; semblablement, les savoir-faire scientifiques et techniques présupposent l'existence, dans les couches les plus profondes de l'infra-conscient, d'une spontanéité créatrice déjà capable par elle-même d'inaugurer et d'instaurer l'acte de fondation de ces divers savoir-faire. Comme l'action commencée par la nature et l'action continuée par l'intervention rationnelle et volontaire de l'homme ne forment qu'un seul acte, il est inévitable qu'elles mettent toutes deux à contribution les mêmes dynamismes, qu'elles suivent le même chemin et tendent vers la même fin. Il s'ensuit logiquement que l'invention de compléments techniques aux activités de l'homme lui-même, ou à l'activité des autres êtres, doit se greffer en permanence sur la découverte ou la connaissance scientifique, objective, des mécanismes du cerveau humain et de ses activités psychiques caractéristiques. En toute entreprise humaine, l'intervention de l'intelligence présuppose la connaissance raisonnée des propriétés, des structures naturelles déjà existantes sur lesquelles l'homme agit et dont dépend la possibilité même de cette intervention.

S'agissant des savoir-faire scientifiques et techniques que l'homme invente en vue de maximiser ses potentialités psychiques propres, nous sommes obligés de reconnaître l'existence antérieure à l'intervention de l'homme, d'une puissance d'opération homogène qui, au lieu de continuer l'activité scientifique et technique, la fonde ou l'initie. Le rejet systématique ou l'oubli de cette spontanéité créatrice dans la définition de l'art humain ferait de chacune des interventions humaines sur sa propre activité psychique la répétition d'actes miraculeux. Si l'on veut par conséquent éviter de confondre la façon de faire propre à l'homme et la façon de faire de Dieu, il nous faut admettre l'existence de la condition intelligente de l'homme et voir dans l'intelligence ou l'esprit la seule réalité capable d'initier par elle-même la série des actes homogènes à ceux des sciences et des arts sans avoir besoin pour les initier de les étudier — quoiqu'il soit impossible, sauf miracle, de les étudier, de les développer à moins d'être d'abord capable de les poser, c'est-à-dire d'être un homme doué par la nature d'une intelligence. N'étant qu'un cas particulier de la création des savoir-faire scientifiques et techniques, la création du langage, à ses premiers commencements comme en ses perpétuels recommencements dans la conscience de chaque nourrisson humain, suppose nécessairement la présence antérieure d'une activité mentale homogène à l'acte de langage spécifiquement humain qui en dépend et qui l'imité. Ainsi, les attributs de la pensée simplement humaine conditionnent ceux du langage naturel, et les attributs du langage naturel doivent se retrouver en tout usage raisonné du langage.

Tout en reconnaissant la pluralité et la légitimité des différentes voies ou méthodes par lesquelles les hommes appréhendent la réalité, les auteurs en appellent au respect des exigences spécifiques de l'approche « explicative », rationnelle ou « scientifique », comme à une épreuve décisive, irremplaçable, universelle, à laquelle doit s'astreindre tout discours prétendant à la vérité. Puisqu'il est au principe des arguments par lesquels les penseurs réfutent les thèses qu'ils jugent inacceptables et prouvent la validité de leurs propres positions, cet appel à des exigences « explicatives », coextensives à la vie de l'esprit dans tous ses rapports à la réalité, constitue par conséquent un troisième présupposé commun aux camps qui s'affrontent dans nos cultures.

Lorsque Marx¹⁷, par exemple, retient la théorie de Ricardo, à titre d'« interprétation scientifique » des réalités économiques, et rejette l'« interprétation utopiste » de Proudhon, il se fonde en définitive sur le respect des caractéristiques propres à l'approche objective ou « explicative » de la réalité, d'une part, et sur leur opposition aux caractéristiques spécifiques de la perspective propre à la rhétorique ou à la poésie, de l'autre. S'il oppose en effet, « le langage si précis, si clair, si simple de Ricardo, et les efforts de rhétorique que fait M. Proudhon » (p. 47), c'est en s'appuyant sur une relecture des faits économiques eux-mêmes et sur le sens courant des mots *réalité* et *vérité*. Pour lui, comme pour le commun des hommes, pour qu'une doctrine portant sur les faits économiques ou sur les caractéristiques d'une discipline, soit un « véritable système scientifique », il faut qu'elle « dérive de tous les phénomènes concernés y compris ceux qui, au premier abord, semblent la contredire » ; inversement, pour peu qu'elle « torture et falsifie » les réalités économiques ou confonde les caractéristiques essentielles du discours rhétorique, poétique ou explicatif, une doctrine est fautive, utopique ou illusoire.

Pour Marx comme pour Aristote, raisonner à propos des réalités politiques à partir de données politiques, c'est tout aussi scientifique que raisonner à propos des entités mathématiques à partir de données mathématiques ; en revanche, raisonner à propos de tous les objets de la connaissance ou de la science humaine à partir des données de « la science », c'est la marque par excellence de l'inculture (*apaideusia*), de l'absurde (*atopon*), de la mystification, bref de l'utopie.

De même pour Hegel, le respect de la spécificité de la démarche « explicative », rationnelle ou philosophique, tout comme le respect de toute autre *res*, fait la différence entre un discours qui fonctionne réellement comme un discours scientifique ou philosophique et un discours qui fonctionne sans le savoir comme un discours « utopique ».

Dans la préface de son *Encyclopédie des sciences philosophiques*, Hegel écrit en effet : « dans tous mes travaux philosophiques, passés et présents, je n'ai jamais eu d'autre visée que la connaissance scientifique de la vérité (...) Seule la méthode est en mesure de maîtriser la pensée, de la conduire à la *res* et de l'y conserver »¹⁸. L'esprit soucieux de connaître la *res* subordonne la vérité ou la fausseté de ses propositions à la réalité de cette *res*. Tout esprit qui procède autrement confond dans sa pensée et dans ses énoncés réalité et fiction, science et « théâtre », production de la nature, production de l'imagination, personnes et personnages. C'est grâce à cette commune référence à une réalité indépendante de nos idées que Hegel peut qualifier de « platitude »¹⁹ la philosophie de Jacob Fries, et Marx²⁰ se moquer du nageur qui s'imaginait se mettre réellement à l'abri de tout risque de noyade en identifiant *l'idée de pesanteur* et la pesanteur réelle et en supposant que celui qui se délivre de la première se délivre de la seconde.

17. Karl MARX, *Misère de la philosophie*, Paris, Éditions sociales, 1947, p. 47.

18. *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*, trad. Maurice de Gandillac, Paris, Gallimard, 1970, p. 51.

19. Cf. *Principes de la philosophie du Droit*, trad. R. Derathé, Paris, Vrin, 1975, p. 50.

20. Cf. *Marx-Engels, L'idéologie Allemande*, Trad. Henri Auger, Gilbert Badia, Jean Baudrillard, Renée Cartelle, Paris, Éditions sociales, 1976, pp. 9-10.

Quand, pareillement, Konrad Lorenz rejette la théorie de Morgan de l'apprentissage du vol chez les jeunes oiseaux, ce n'est pas parce que cette théorie lui déplaît ou que l'explication par le recours à un « *processus de maturation* » fait mieux son affaire ; mais bien parce que cette théorie est contredite par des expériences réelles portant sur des conduites réelles d'oiseaux réels²¹. La raison pour laquelle il s'inscrit en faux contre la supposition de Morgan et se rallie à celle d'Altum, c'est que la supposition d'Altum dérive de la réalité, tandis que celle de Morgan manque à celle-ci. Qui manque à la réalité, manque donc à la vérité, tant dans sa pensée que dans ses énoncés. Imputer à l'apprentissage « des phénomènes qui, en réalité, sont provoqués par des facteurs tout à fait différents » (p. 15), c'est contrefaire la réalité, c'est se tromper. Semblablement, en 1843, Engels croyait que l'existence de mammifères ovipares n'était qu'une vue de l'esprit, une création imaginaire. Voyant à Manchester les œufs de l'ornithorynque, il écrit en effet : ... « dans mon ignorance suffisante, je me suis gaussé de cette stupidité : comme si un mammifère pouvait pondre ! Et voilà qu'aujourd'hui, c'est prouvé ! N'en usez donc pas envers le concept de valeur comme je l'ai fait, ce pour quoi j'ai été contraint par la suite de demander pardon à l'ornithorynque ! »²²

Selon K. Popper²³, ce qui caractérise la *méthode empirique* de la science moderne, c'est la nécessité « d'exposer à la falsification le système à éprouver, de toutes les façons concevables » (p. 39). Ainsi, une proposition qui élève le degré de falsifiabilité d'une théorie et, partant, son « degré de corrélation avec certains objets appartenant au monde de la réalité » (p. 73), « marque un réel progrès dans la connaissance du monde » (p. 81). Vu qu'ils ne sont l'apanage exclusif ni des « scientifiques » ni des philosophes, les impératifs méthodologiques de cette méthode correspondent de la sorte aux éléments « de toute discussion rationnelle » (p. 13). Chaque fois que l'esprit, dans l'investigation d'un ordre de réalité, proportionne ses moyens de connaître aux principes des réalités à connaître, il s'associe à la vérité et se dissocie de son contraire.

Afin de se connaître comme objet de connaissance rationnelle parmi d'autres tels que la musique, la poésie ou la peinture, la science ne saurait appliquer la méthode scientifique dont elle se sert pour connaître les objets physico-bio-chimiques sans méconnaître sa propre nature. Il existe donc une méthode « scientifique », rationnelle ou philosophique permettant d'appréhender chaque domaine du savoir humain en respectant les particularités propres à chacun de ces domaines. Malgré les différences qui les distinguent, ces deux approches « scientifiques » partagent une même exigence. Dans les deux cas, l'accession à la vérité est conditionnée par le respect des caractéristiques spécifiques de la *res* étudiée et l'erreur liée à la transgression des frontières conceptuelles réelles des réalités examinées. « S'occuper d'idées comme

21. Cf. Konrad LORENZ, *Trois essais sur le comportement animal et humain*, traduit par C. et P. Fredet, Paris, Éditions du Seuil, 1970, pp. 12-18.

22. Friedrich ENGELS, *Lettre à Conrad Schmidt*, dans Marx Engels, *Études philosophiques*, Paris, Éditions Sociales, 1974, p. 259.

23. Karl R. POPPER, *La logique de la découverte scientifique*, préface de Jacques MONOD, traduit par Nicole Thyssen-Rutten et Philippe Devaux, Paris, Payot, 1973, p. 39.

d'entités autonomes, se développant d'une façon indépendante des choses elles-mêmes », c'est confondre science et idéologie, c'est dégrader à la fois la poésie et la philosophie. Ce n'est pas quand l'esprit prend comme objet de réflexion les articulations maîtresses de la réalité qu'il lui faut se départir des exigences de la simple rigueur de pensée. L'*Esthétique* de Hegel n'est pas moins « scientifique » que les *Principes de la philosophie du droit* ; la *Poétique* d'Aristote n'est pas moins reliée à la réalité que la *Politique* ou la *Métaphysique*.

De fait, c'est sur cette notion de rigueur de pensée, de respect inconditionnel de la spécificité des objets à connaître, de propriété du langage, d'ἐπιστήμη que gravite à notre époque la critique de ce que Michel Serres dénomme le « pathétique du calendrier » (« avant ou après la coupure galiléenne », « avant ou après le catéchisme positiviste », et ainsi de suite)²⁴. Ce qui est dénoncé en cette critique, c'est l'incohérence, l'absurdité d'une intelligence qui prend pour des actes authentiques d'intelligence ou de discernement des jugements fondés sur l'affectivité, l'imagination, ou la mémoire. C'est à juste titre qu'on oppose l'approche rationnelle, aux diverses approches irrationnelles et il ne fait aucun doute que le respect des objectifs propres à chaque type de discours humain entre dans la définition de la culture philosophique. Rien n'est cependant plus injuste que de ramener cette exigence de rationalité aux extrapolations idéosyncratiques d'un esprit emmuré dans un secteur particulier des sciences physicochimiques, biologiques mathématiques ou philosophiques et de réduire le mot « scientifique » à l'une de ses significations.

Il est clair que les thèses et les antithèses qui s'opposent dans nos cultures sont autant d'applications à la thématique humaine de quelques paradigmes universels répondant aux exigences de vérité ou de propriété définies plus haut. Quand, par exemple, Comte, Marx, Marcuse ou Laborit s'en prennent au verbiage, au fétichisme, à l'anthropomorphisme, ce sont la rigueur de pensée et la propriété de langage qu'ils invoquent comme critères suprêmes de vérité et de fausseté. Qu'est-ce à dire sinon que la théorie, la « contemplation » accompagne la vie humaine comme la pesanteur accompagne tous les corps physiques et que la réflexion théorique simplement humaine fait la différence entre les « abstractions vraies » et les « abstractions fausses »²⁵, entre l'apparence de la réalité et la réalité de l'apparence. L'esprit en quête de vérités tout court n'est pas plus condamné au cercle vicieux que l'œil dans le discernement des couleurs. Seul celui qui emploie son intelligence de façon non-intelligente ne peut — à l'instar de l'aveugle — faire la différence entre l'absence d'évidence et l'évidence de l'absence²⁶.

S'associer ainsi au réel et se dissocier de son contraire, voilà qui est fondamental. Mais l'esprit peut-il éviter le cercle vicieux par la saisie d'un lien effectif de l'esprit et de la réalité ? En prétendant appréhender son pouvoir d'appréhension, la raison ne

24. Michel SERRES, *La naissance de la Physique*, dans le texte de Lucrèce, Paris, Les Éditions De Minuit, 1977, p. 9.

25. Herbert MARCUSE, *L'Homme unidimensionnel*, Paris, Points, pp. 173-174.

26. Cf. Félix-Antoine-SAVARD, *Carnet du soir intérieur, I*, Montréal, Fides, 1978, p. 17 : « L'absence de l'évidence n'est pas l'évidence de l'absence ».

présuppose-t-elle pas un acte d'appréhension antérieur, puis, pour fonder celui-ci, un autre ? Et régressant dès lors à l'infini, ne doit-elle pas s'en remettre, en fait, à la décision d'une majorité ou au bon plaisir de chacun ? L'ultime renvoi à la réalité ne serait-il pas dû plutôt à la volonté de le tenir pour premier et nullement à la saisie de la réalité ?

Il est aisé pourtant de constater que pareils doutes sont auto-destructifs. Pour soutenir qu'il n'existe pas d'énoncé fondé en réalité, il faut former un véritable énoncé, et reconnaître *ipso facto* l'existence d'au moins une saisie réelle de la réalité. Pour dire que le réel est irréel, ou que la réalité n'a pas de réalité, on est obligé de prononcer une phrase réelle, ce qui suppose la réalité de la réalité. Affirmer qu'il n'est pas démontré que la réalité lie l'esprit revient en somme à déclarer évidente cette absence d'évidence. Bref, la supposition même de la fausseté du « postulat d'objectivité » ou de réalité implique sa propre vérité.

Pour la réfutation des opinions qu'ils désapprouvent, les auteurs en appellent donc ultimement au respect — en la pensée et dans le langage — des réalités traitées comme à des règles d'extension universelle atteignant toutes les abstractions, tous les concepts exprimant réellement la réalité. Reste à savoir s'ils appliquent, et s'ils appliquent correctement, ces mêmes exigences de vérité ou de conformité aux paradigmes, aux abstractions sur lesquelles reposent leurs propres thèses. La mise à l'écart systématique d'une pareille justification transformerait le discours scientifique en une pétition de principe et un acte de foi qui s'ignorent ; la contradiction des bases objectives transformerait ce qui paraît une réelle démonstration en un réel paralogisme.

Ainsi donc, cette connaturalité de la pensée humaine et de la réalité est la propriété sur laquelle repose la vérification de tout concept, de tout énoncé qui prétend à la vérité. Si l'énoncé « la tour de Pise est penchée » se vérifie par l'énoncé « elle s'écarte de la corde du fil à plomb », c'est parce que, comme tout corps en suspension, le plomb a tendance à se placer dans une direction parallèle à la direction de la pesanteur. Si un niveau est un appareil capable de vérifier l'horizontalité et la non-horizontalité de toute surface, c'est parce que tout liquide tend naturellement à se maintenir dans une direction perpendiculaire à la direction de la corde du fil à plomb. En ce sens l'équerre existe dans la nature. Si la phrase : « cet aquarium est acide » est vérifiée par cet autre énoncé : « le tournesol rougit », c'est parce que les extraits des graines du croton ont la capacité de réagir avec les acides et les bases en changeant de couleurs. Supprimez cette compatibilité naturelle des réactifs mis en présence, et vous supprimez les vérifications des énoncés effectués. Si l'existence des fossiles n'était pas « directement liée à l'écoulement du temps », ils ne porteraient pas « de façon irrécusable la trace de la durée »²⁷ et le géologue ne pourrait en faire le « « chronomètre de l'histoire de la vie » sur terre. Comme elle est douée de la capacité de discerner entre l'apparence de la nature et la réalité de l'artificiel, entre l'apparence du conventionnel et la réalité du naturel, l'intelligence (*intus* ou *inter-legere*), la

27. Cf. Henri TINTANT, *L'Évolution et le temps: Les fossiles, chronomètre de l'histoire de la vie*, dans « *Revue des Questions Scientifiques*, Société Scientifique de Bruxelles, tome 149, n° janvier 1978, p. 34.

pensée (la « pesée ») est par nature sensible aux différences et aux identités de nature des réalités tant artificielles que naturelles. Les opérations mentales de la pensée telles qu'elles apparaissent dans le langage se comparent ainsi à la balance permettant de vérifier l'équilibre et le déséquilibre de la pensée et de la réalité. Cette compatibilité naturelle de l'intelligence et de la texture du réel est ainsi à la base d'une véritable preuve expérimentale, aussi objective que le rougissement du tournesol. Les choses à connaître pouvant être identiques, différentes, contraires en nature, c'est en affirmant l'identité et la diversité en nature que l'intelligence s'assimile à la réalité, et c'est en conséquence au moyen de mots synonymes, antonymes, analogiques qu'elle exprime ses idées. L'intelligence fonctionne par suite de façon intelligente, « lexicque », lorsqu'elle traite ce qui est comme étant, ce qui n'est pas comme n'étant pas ; mais de manière contraire aux exigences de la pensée « explicative » ou rationnelle, lorsqu'elle dépasse ou « déforme ses bases inductives », car elle prétend alors qu'une chose est en réalité ce qu'elle n'est pas en réalité.

La communauté de langage et des exigences épistémologiques d'une part, et la communauté de l'objet débattu, de l'autre, forment ainsi un instrument permettant d'analyser le conflit de certitudes antagonistes qui s'affrontent dans nos cultures. Lorsqu'un archéologue veut prouver la vérité de la théorie par laquelle paraissent s'expliquer toutes les parties d'un édifice ancien, c'est à la découverte des plans originaux ou à leurs équivalents qu'il en appelle ultimement. Un physicien voulant, comme Mooseley, faire la preuve de la vérité de la classification périodique des éléments de Mendeleïv, a recours à une épreuve de fonctionnement réel impliquant des événements réels. En vue de discerner laquelle de deux hypothèses explicatives est vraie, l'éthologiste soumet ces deux productions de l'imagination au contrôle de tous les faits observés. À la différence d'un édifice, d'un monument, des atomes ou des animaux qui ne peuvent se dédoubler en objets existant en dehors de la pensée et en objets existant dans une représentation aux fins d'une compréhension rationnelle ou philosophique, l'homme possède le pouvoir de réfléchir sur ses actes de réflexion, il se définit par sa capacité de définir ses propres actes tout comme les actes des réalités autres que lui. Là encore toutefois, la distinction entre l'interprétation erronée et l'interprétation réelle des actes de pensée ne pourra s'opérer rationnellement ou scientifiquement qu'en rapportant les données des deux interprétations aux données réelles de l'acte de penser et de parler en situation réelle de penser et de langage. Car, comme le dirait saint Augustin, si je veux définir le mot, il faudra bien que je passe du mot dans le dictionnaire au mot dans la pensée²⁸.

Les indications des divers auteurs et les articulations mêmes de la réalité livrent ainsi une sorte d'instrument permettant de vérifier ou d'infirmer la validité d'un énoncé qui prétend à la vérité. Resterait maintenant à examiner plus en détail comment opère cet instrument.

28. Cf. *De Magistro*, L.I, c. 4.